

Homélie du 6 avril 2025, Paroisse de St Joseph de Dijon, Claude Compagnone, Diacre

Qui donc es-tu, toi la femme que l'on dit adultère, cette femme dont seul St Jean l'évangéliste fait le récit de la rencontre avec le Christ ? Rencontre singulière, d'ailleurs, comme il n'y en a pas deux dans l'évangile. Elle est là l'histoire de cette rencontre, bien présente dans notre tête à nous, aujourd'hui.

Quel est ton nom ? Judith ? Sarah ? ou alors Anne ? Déborah peut-être... Nous ne le savons pas. Et pourtant tu as bien un nom, tu as bien une famille qui te l'a donné, et qui attend ton retour, qui a besoin de ta présence, de ton souffle, de ton affection, de ton rire... Tu es quelqu'un. Tu es vivante.

Le Christ, lorsque tu es amenée de force devant lui par un flot d'hommes animés par des motivations diverses, lorsque tu es jetée en quelque sorte devant lui, ne te nomme pas non plus. Te regarde-t-il seulement ? Il était en train d'enseigner paisiblement au Temple et voici que la violence fait irruption, brusquement, dans son espace. On le plonge lui aussi dans une situation qu'il n'a pas choisie. Mais la première des violences est de te trainer toi, devant lui, au milieu de la foule, comme un objet, comme un sac, comme une chose, comme un déchet.

Tout le monde se moque éperdument de ce qu'est ta vie, de ce qui a pu te conduire à aller avec un autre. Es-tu une séductrice, une femme fatale comme certains aimeraient te voir ? Ou es-tu une femme mariée à un homme sans égard pour toi, qui te délaisse, peut-être même qui te bat ? Qui est l'autre homme avec qui tu as commis un adultère ? Une simple conquête d'un jour ? ou un amour secret qui illumine ta vie ?

D'ailleurs où est-il cet homme adultère ? Selon la loi de Moïse, il risque pourtant autant la mort que toi, et là, pourtant, c'est le grand absent. Oublié. Ce sont des hommes, des scribes et des pharisiens, qui t'embarquent. Ont-ils plus de complaisance avec l'homme avec qui tu étais ? Peut-être...

Pense-t-il que forcément tu l'as séduit cet homme, que tu lui as fait perdre la raison ? Peut-être, encore... C'est si simple ainsi, si pratique.

Mais ton sort à toi, Sarah, Anne ou Déborah, intéresse-t-il qui que ce soit dans cette foule ? Non. Pour les pharisiens et les scribes, tu n'es qu'un alibi pour confondre Jésus qui devient un empêcheur de tourner en rond. Ces scribes et pharisiens voient leur croyance et leur pouvoir contestés et chahutés par cet homme qui se dit fils de Dieu. Tu n'es donc qu'une chose, vraiment une chose.

D'ailleurs personne de la foule ne te parle, dans ce récit. On t'a sans doute hurlé dessus, molestée, injuriée, malmenée, frappée sur le trajet qui t'a conduite du lieu où on t'a attrapée jusqu'au Temple où se trouve le Christ, Fils de Dieu. Tu as donc vécu un drôle de trajet, tragique, désespéré, horrible. Dès que l'on t'a attrapée et que tu es tombée entre les mains des scribes et pharisiens, tu as dû savoir que ton sort était scellé. La mort t'attendait. Tu arrives sans doute devant le Christ déjà morte socialement et quasi-morte physiquement, accablée de honte peut-être.

C'est étrange comment ce chemin tragique, haineux que tu as suivi pour arriver devant le Christ a fini par être un chemin de vie. Tu vas renaître avec lui, tu vas renaître à son contact, par les mots qu'il va déposer sur toi. Tu vas devenir l'écrin de ses mots. Tu dois le savoir, mais ce chemin ressemble à celui que vivra le Christ lui-même à Pâques, à Jérusalem. Il traversera la mort pour la vie.

Tu vas donc renaître avec le Christ parce que, en quelques mots, il va confondre tes accusateurs. Il ne va pas faire pas un long discours, une longue plaidoirie du type de celle que réaliserait un avocat de nos jours, chez nous, devant une cour d'assise. Jésus dit une phrase, une seule phrase : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre », et cette phrase, cette seule phrase, suffit à fissurer et à faire exploser les certitudes, pourtant bien ancrées, des scribes et pharisiens autour de lui. Cette phrase a la densité d'une de celles du décalogue.

Le Christ contredit-il alors la loi de Moïse, comme les scribes et les pharisiens s'attendent à ce qu'il le fasse ? Non, il ne la contredit pas mais fixe une condition à l'exécution de la sentence prévue : qu'elle soit réalisée par un homme sans péché. Voici donc une loi qui paraît dire ainsi ce que l'on mérite – ici, la mort – en soulignant la gravité des faits, mais qui empêche aussi l'irréparable d'être commis ou qui empêche d'ajouter du malheur au malheur. C'est une loi d'amour.

Et dans la hiérarchie du mal et des péchés accomplis par les uns et les autres, qui est capable de dire que cette femme mérite la mort ? Qui est capable de dire que ce qu'elle a fait est pire que ce que les uns et les autres, scribes et pharisiens présents, ont pu commettre, eux ? Personne, assurément personne.

Qu'est-ce qui a été le plus destructeur ? Son acte à elle - qui peut être d'ailleurs un acte d'amour ou un acte de désespoir - ou les petits arrangements, les petits vols, les petites jalousies, les petits égoïsmes, les petites prises de pouvoir qui, jour après jour, enferment ceux qui l'accusent dans la prison du mensonge et du mépris ? Anne, Sarah ou Déborah, tu les as vus alors tous tes accusateurs partir les uns après les autres, à moins que le silence qui s'est alors installé ne t'ait fait découvrir, d'un coup, qu'ils n'étaient plus là. Ils ont été incapables de juger le poids de ta faute par rapport au poids des leurs.

Je reviens alors à une question que je t'ai posée : le Christ te regarde-t-il quand tu arrives ? Mais cette question n'est-elle pas une fausse question ? Comment aurait-il pu faire autrement ? Comment aurait-il pu éviter de porter son regard sur la bête effrayée et accablée que tu étais et que l'on a jetée devant lui ? Il a toujours montré une compassion constante pour les plus souffrants et les plus petits. Toi, tu n'as peut-être pas levé les yeux – à quoi bon puisque tu allais vers l'anéantissement de ta vie ? – mais lui ?

Lui, il t'a regardé, sans aucun doute. Et il s'est baissé, et il a écrit quelque chose au sol - peut-être était-ce pour toi ? ; puis il s'est redressé, il a parlé aux scribes et aux pharisiens ; puis il s'est rabaissé, rebaisé, et a continué à écrire – était-ce pour toi, encore ? ; et puis, enfin, il s'est à nouveau redressé, tu étais alors seule avec lui, seule avec l'unique vrai juge, et il t'a parlé, à toi, Anne, Sarah ou Déborah, et il t'a guéri.

A cet instant, toi l'animal martyrisé et blessé, tu as repris consistance humaine, tu es passée du gouffre de la mort qui s'ouvrait sous tes pieds, à l'élan du souffle de la vie insufflée, en toi, par le Christ. Tu es revenue à la vie, sociale, spirituelle et physique. Le Christ t'a rétablie. Tu as pu retrouver les tiens, avec de nouvelles épreuves à surmonter, sans doute, mais vivante, bien vivante, pleine de richesses futures.

Merci à toi, Anne, Sarah ou Déborah, tu nous as ainsi devancés dans la rencontre du Christ et dans l'accueil de son pardon.

Amen